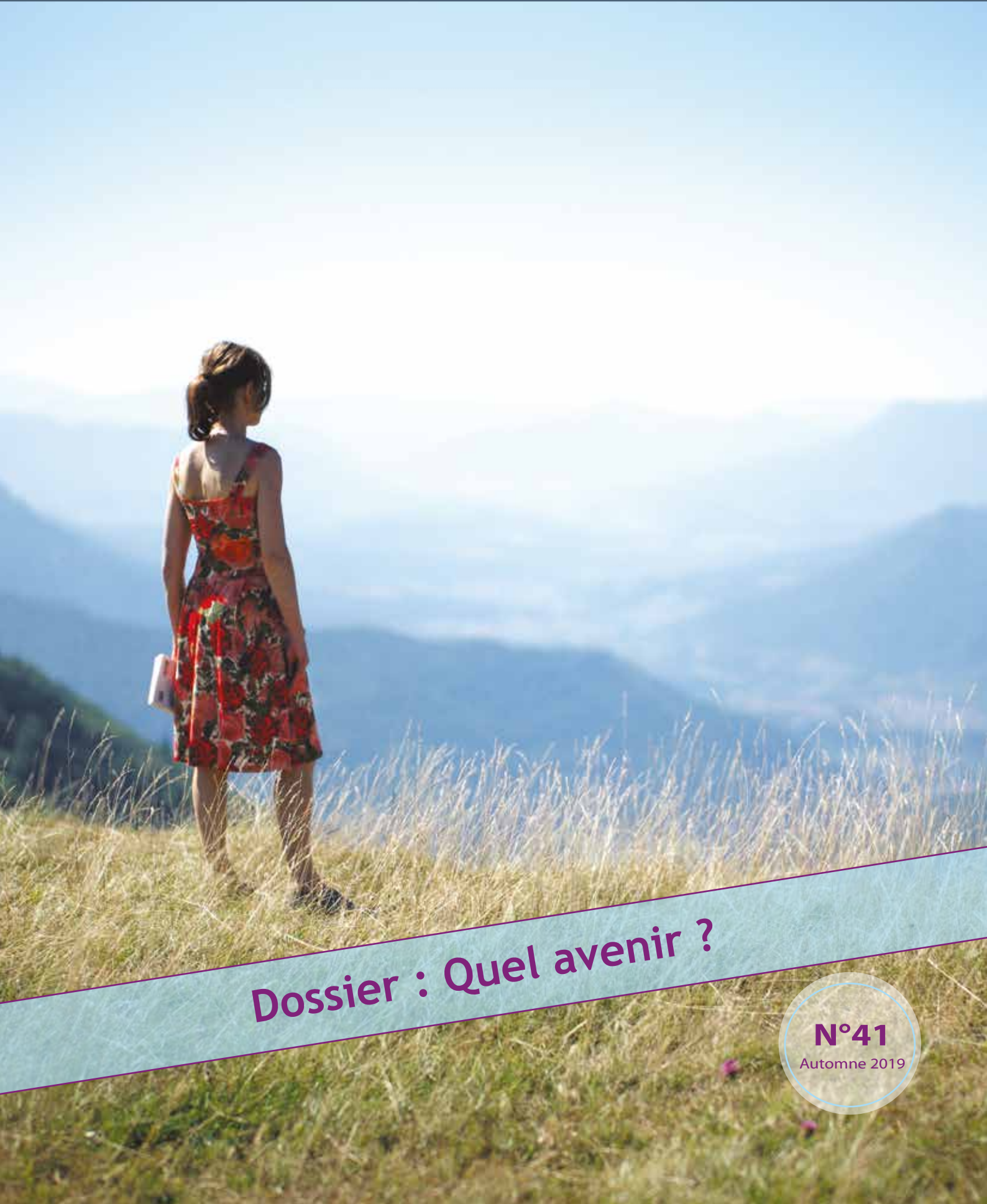
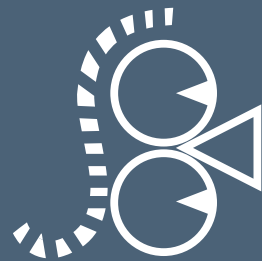


Vu de Pro-Fil



Dossier : Quel avenir ?

N°41

Automne 2019

PRO-FIL - SIEGE SOCIAL :

40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier
Tél : 04 67 41 26 55
secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Jacques Champeaux
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaguet

Sommaire

2 Edito

PLANETE CINEMA

A voir en ce moment

3 L'heure du choix

Une famille dans l'histoire récente de la Chine

Parmi les festivals

4 Le statut de la femme, marqueur des Droits de l'Homme

Roschdy Zem en commissaire au grand cœur

5 Un déchiffrement du monde

Autres Festivals

6 « De profundis »

8 Champ-contrechamp :

Portrait de la jeune fille en feu

Deux femmes gagnent leur liberté

Un enfer de bonnes intentions

DOSSIER : Quel avenir ?

9 L'avenir ? Quel avenir ?

10 Un Droit international pour sauver le climat ?

11 L'homme contre le climat

Un autre monde est possible

12 Cinéma et migrations

13 Le respect mutuel

14 Angoisse face au radicalisme religieux

15 Coin théo : Un 'jugement dernier' laïque

DECOUVRIR

16 Bong Joon-ho, premier Coréen Palme d'or

17 Michel Ciment : *Une vie de cinéma*

18 Andreï Konchalovsky, un destin hors norme

PRO-FIL INFOS

19 Informations diverses

A LA FICHE

20 *Les temps modernes*

Edito

Comment les réalisateurs représentent-ils l'avenir ? Un premier genre, vieux comme le cinéma, est le film de science-fiction qui montre une poignée de héros se battre face à une menace ou tenter de survivre après une apocalypse. De *Metropolis* à la *Planète des singes*, de *Mad Max* à *La route*, les malheurs peuvent venir de visiteurs extraterrestres mais, le plus souvent, ils proviennent de l'action des hommes : excès de la science, risque nucléaire, totalitarisme, dérèglement climatique. Les menaces évoquées varient selon les époques, on passe de la catastrophe nucléaire de la Guerre froide aux risques liés aux OGM ou au réchauffement climatique. Ces films à grand spectacle ont fait frémir des générations de spectateurs ; ils ont tout pour plaire, une action dramatique, des décors terrifiants et, sous-jacente, cette référence à l'apocalypse qui est au cœur de notre culture judéo-chrétienne. Mais une autre approche existe, florissante dans le cinéma d'aujourd'hui. Elle consiste à alerter le spectateur sur les dangers futurs en montrant un présent déjà inquiétant. Cette approche passe par le documentaire, mais aussi par des fictions très ancrées dans la réalité. Plusieurs films en compétition à Cannes, de celui de Ken Loach, *Sorry We Missed You* à celui des frères Dardenne, *Le jeune Ahmed*, sont très représentatifs de cette tendance. Tout se passe alors comme si le présent était suffisamment sombre pour qu'il n'y ait pas besoin de passer par une catastrophe pour faire craindre l'avenir, il peut se lire dans l'actualité.

Deux approches cinématographiques, que tout oppose dans la forme (héros versus personnes ordinaires, fantastique versus réalisme) mais qui se rejoignent pour lancer un message d'alerte.

Jacques Champeaux

Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma..

COMITE DE REDACTION :

Marie-Jeanne Campana
Arielle Domon
Alain Le Goanvic
Nicole Vercueil
Waltraud Verlaguet
Françoise Wilkowski-Dehove
Jean Wilkowski
Jean-Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :

Jacques Champeaux
Roland Kauffmann
Charles Martig

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° : 15 € / Etranger : 18 €
Imprim Sud
83440 Tourrettes
ISSN : 2104-5798
Date d'impression : 10 septembre 2019
Dépôt légal à parution
Commission paritaire N° 1222 G 93549



Pro-Fil à travers la France :

Alsace / Mulhouse
Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Ardèche / Privas
Eric Santoni - 06 32 68 28 76
profil.privas@icloud.com

Aude / Narbonne
Patrick Duprez - 06 20 44 76 85
pa.duprez@orange.fr

Bouches-du-Rhône / Marseille
Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
marseille.profil@gmail.com

Drôme / Dieulefit
Nadia Nelson - 06 07 04 82 64
nadianelson@gmail.com

Gard / Nîmes
Joël Baumann - 06 17 54 42 97
profilnimes@free.fr

Haute-Garonne / Toulouse
Monique Laille - 05 61 87 36 86
metou.riou@laposte.net

Hérault / Montpellier 1
Arielle Domon - 04 67 54 39 67
arielledomon@gmail.com

Hérault / Montpellier 2
Simone Clergue - 04 67 41 26 55
profilmontpellier@orange.fr

Ile-de-France / Issy-les-Moulineaux
Jacques et Christine Champeaux- 01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Ile-de-France / Paris
Jean Lods - 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile-de-France/ Plaisance
Frédérique de Palma- 06 74 44 41 65
fdepalma1@yahoo.fr

A voir en ce moment

L'heure du choix

Une vie cachée (A Hidden Life) de Terrence Malick, USA 2019, 2h53, sortie 11 décembre, Prix du Jury oecuménique Cannes 2019

Le nouveau film de Terrence Malick est une interrogation existentielle. Sur la base de l'histoire vraie de Franz Jägerstätter, fermier autrichien béatifié en 2007 par Benoît XVI pour sa résistance au régime nazi, le cinéaste explore les différents moments qui conduisent à l'heure du choix. Comment en arrive-t-on à faire un choix dont on sait l'issue fatale ? Et surtout comment parvient-on à le maintenir alors que tout incite à renoncer ?

Franz et son épouse Fani vivent des temps heureux dans les Alpes autrichiennes. La vie est laborieuse mais profondément enracinée dans cette terre généreuse. Après une période d'instruction militaire, Franz et Fani sont dans l'attente. Guettant le passage du facteur qui amènera l'ordre de mobilisation, le couple s'interroge. Faut-il fuir dans les forêts comme d'autres le font ? Faut-il accepter son sort et remplir son devoir patriotique ?

Peut-on se soumettre à l'ordre d'allégeance personnelle à Hitler et rester néanmoins libre, considérant que ce geste n'est qu'une formalité symbolique ? À l'instant crucial, Franz refuse. La suite est une succession de brutalités jusqu'au couperet final. Mais les choses ne sont pas si simples et le film nous emmène avec Franz et Fani dans les ombres intérieures de la décision. Ce n'est pas à l'instant du refus que Franz a décidé, mais dans les doutes et les contradictions partagés avec Fani. La décision n'est pas l'affaire d'un instant, mais s'éprouve dans le temps jusqu'à l'affirmation de la véritable liberté : celle de l'individu ayant fait son choix. La décision est faite de deux versants, et le geste du refus est ici la crête vers laquelle on s'engage et au-delà de laquelle les choses sont déjà accomplies.

Terrence Malick ne montre pas la ferme résolution d'un saint qui serait antérieure à toute décision. Au contraire d'une conviction solitaire et qui serait la conséquence d'une foi chrétienne inébranlable, la décision de Franz est celle qui se construit dans le doute, avec mais aussi contre les autres. Avec



August Diehl dans *Une vie cachée*

son épouse Fani, avec ce peintre de sacristie qui voudrait ne plus peindre de Christ en gloire ni en souffrance mais compatissant aux souffrances du monde. Contre ceux qui l'accusent de trahison, contre ceux qui se satisfont des accommodements, contre ceux qui jugent entre le bien et le mal. C'est une autre des nombreuses forces de Terrence Malick que de nous montrer un héros ordinaire qui ne prétend pas détenir la vérité, qui ne juge personne, pas même celui qui ne peut faire autrement que de le condamner à mort.

Ordinaire, il l'est également parce qu'il ne se soucie justement pas que son geste soit connu ou qu'il ait une utilité quelconque. Franz n'est pas un martyr, puisque ce n'est pas au nom du Christ qu'il meurt. À la lancinante question qui lui est posée de savoir pourquoi il fait cela « alors que nul jamais n'en saura rien », seule compte pour lui sa conscience. Mais aussi que sa femme et ses enfants le sachent car c'est pour eux qu'il le fait, au nom d'une vie qui vaille la peine d'être vécue, même si elle est cachée.

Roland Kauffmann

Une famille dans l'histoire récente de la Chine

So Long My Son de Wang Xiaoshuai, Chine, 2019, 3h05, sorti le 3 juillet, Ours d'argent du meilleur acteur et Ours d'argent de la meilleure actrice Berlin 2019

Dès les premières images on est saisi par la force de la mise en scène. De très longs travellings, extrêmement lents, montrent deux garçons au bord d'un lac. Wang

Xiaoshuai, sans aucun effet, nous fait pressentir le drame qui va avoir lieu et qui constituera le fil rouge de ce formidable film de trois heures au cours (suite p. 4)

A voir en ce moment

(suite de p. 3)

desquelles l'attention ne faiblit jamais. Il y a d'abord la description de la vie d'un couple, sans complaisance ni mélo, portée par le jeu inspiré des deux acteurs principaux, Yong Mei (la mère) et Wang Jingchun (le père), récompensés à la dernière Berlinale. Et il y a aussi une description sans concession de la Chine, d'avant 1980 à maintenant. En 1980, Deng Xiaoping a décidé de la politique de l'enfant unique. La mère, enceinte d'un deuxième enfant, est contrainte de se faire avorter, sous la pression de la responsable de son usine, communiste qui fait passer sa fidélité au parti avant tout, ce qu'elle regrettera par la suite jusqu'à sa mort. Le film montre également l'évolution phénoménale de la société chinoise entre la misère des logements communautaires d'il y a quelques décennies et l'opulence actuelle de Chinois enrichis. Le jeu de la caméra est particulièrement

remarquable, filmant une alternance permanente entre l'enfance du premier fils perdu, l'adolescence du fils adopté et les différents logements du couple. Flash-back et ellipses forment un tout dans lequel nous nous immergeons avec fascination, à la recherche de la réalité de l'histoire qui apparaît petit à petit. *So Long My Son* est vraiment une expérience rare dans le cinéma actuel.

Jean Wilkowski



Le statut de la femme, marqueur des Droits de l'Homme

Papicha de Mounia Meddour (France/Algérie, 1h46, sortie 9 octobre)

Papicha, 18 ans, veut devenir styliste. La nuit elle se faufile de la cité universitaire avec des amies pour vendre ses créations dans une boîte de nuit. Quand la politique du pays se durcit, elle décide d'organiser un défilé de mode.

Terrible, quand l'obscurantisme s'abat sur un pays au nom d'une religion qui devrait être illumination, imposant sa chape de plomb où elle devrait apporter la liberté, menant à la violence alors qu'elle devrait être porteuse de paix. Et les premières brimées, dans tous les obscurantismes, religieux ou non, ce sont les femmes. C'est comme si le statut de la femme était le marqueur des Droits de l'Homme. Et le pire c'est que des femmes participent à cette perversion : les emmitouflées

du film au regard de haine saccagent la joie de vivre, la vie. 'Inspiré de faits réels', cela fait froid dans le dos. Saluons le courage de toutes celles et ceux qui luttent pour sauvegarder la beauté et la protéger contre la bestialité, comme le fait ce film - qu'il faut aller voir pour encourager ce combat.

Waltraud Verlaquet

¹ Voir aussi p. 14



Roschdy Zem en commissaire au grand cœur

Roubaix, une lumière d'Arnaud Desplechin, Prix du scénario à Cannes 2019



Un soir de Noël, le chef de la police locale, le commissaire Daoud (Roschdy Zem) sillonne la ville de Roubaix où il a grandi : voitures brûlées, bagarres, chômage, pauvreté, ennui. Une vieille dame est retrouvée chez elle, assassinée. Assez vite, l'enquête se tourne vers les voisins de la victime, un couple de femmes toxiques habitant un appartement délabré, deux paumées qu'incarnent Léa Seydoux et Sara Forestier avec beaucoup de vérité et de finesse. Réalisé par Arnaud Desplechin, ce polar s'appuie sur des faits réels pour restituer,

comme un documentaire, le quotidien de la police dans un quartier difficile de la ville du Nord où 45% de la population vit sous le seuil de pauvreté, 75% de la commune étant classés en zone sensible. Avec Roschdy Zem, habité par sa fonction et très convaincant, le film brosse le portrait d'un policier du cru, au passé compliqué, plein de compréhension pour les habitants dont il connaît les difficultés et les histoires. Le commissaire Daoud mène ainsi ses enquêtes et les interrogatoires avec une générosité et une empathie déconcertantes : une lumière.

Françoise Wilkowski Dehove

Un déchiffrement du monde

Le 47^{ème} Festival de La Rochelle, 28 juin – 7 juillet 2019

Sous la nouvelle étiquette de 'Festival La Rochelle cinéma', cette fête sans jurys fidélise son public et le renouvelle, poursuivant le déchiffrement du monde auquel elle s'adonne. Ces 10 jours de partage et d'échange se sont déployés sous le marrainage d'Alexandra Stewart, égérie de la Nouvelle vague et sur scène depuis 50 ans.

Des hommages ont été rendus à deux réalisateurs chevronnés, Dario Argento et son cinéma de l'épouvante et Jean-François Laguionie, un des maîtres du cinéma d'animation, de même qu'au cinéma ironique du Palestinien Elia Suleiman et à celui très distancié de l'Autrichienne Jessica Hausner, qui fut assistante de Michaël Haneke.

De façon très originale et en sa présence, le projecteur a été également braqué sur la grande directrice de la photographie Caroline Champetier dont la lumière a éclairé les plus grands réalisateurs français. Avec plus d'une douzaine de films, la sélection 'Du côté de l'Islande' a permis de découvrir la vitalité d'un cinéma irrigué par une riche et sauvage nature et qui commence à sortir de l'ombre.

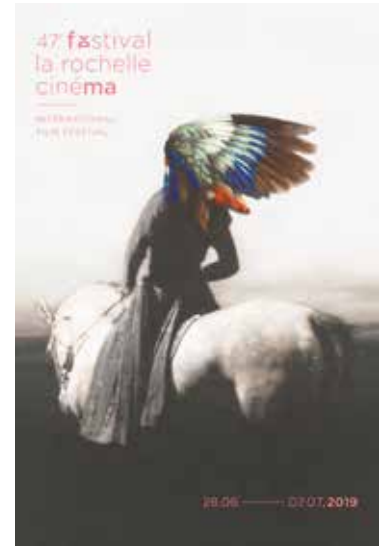
Un choix d'œuvres muettes de Victor Sjöström, pionnier du

cinéma scandinave, a été talentueusement servi par Jacques Cambra*, le pianiste du festival, en autant de ciné-concerts.

Trois rétrospectives ont été consacrées à Arthur Penn, à Kira Mouratova, réalisatrice encore trop mal connue présentée par Eugénie Zvonkine*, et à l'extraordinaire acteur Charles Boyer dont les performances dans *Le Bonheur* de L'Herbier, *Elle et lui* de Mc Carey, *Hantise* de Cukor, et *La folle ingénue* de Lubitsch sont inoubliables.

Jean-Michel Zucker

* voir l'entretien sur le site



Autres Festivals

54^{ème} FIF Karlovy Vary, 28 juin – 6 juillet 2019

Le Prix du jury œcuménique est décerné à *Lara* de Gerster Jan Ole (Allemagne, 2019). Une mise en scène intelligente et un bon jeu d'acteur sont au service de cette histoire de l'humiliation psychique d'une mère dépressive par son fils.

Une Mention spéciale est attribuée à *Nech je svetlo (Let There Be Light)* de Marko Skop (République tchèque / Slovaquie, 2019). Ce film parle d'un tissu de culpabilité qui concerne une famille,

une communauté villageoise et leurs pratiques culturelles et religieuses. Le synopsis révèle la brûlante actualité du propos :

Un village slovaque prépare Noël. Milan, 40 ans, un homme au cœur bon, revient d'Allemagne où il travaille pour fêter Noël en famille. Il aime les rituels traditionnels et le temps passé avec ceux qu'il aime. Mais l'atmosphère joyeuse et festive

est malmenée par la découverte que son fils aîné fait partie d'une organisation paramilitaire...



Milan Ondřík dans *Let There Be Light*

48^{ème} FIF Molodist, 25 mai – 2 juin 2019



Helena Zengel dans *Systemsprenger*

Le Prix du jury œcuménique est décerné à *Benni (Systemsprenger)* de Nora Fingscheidt (Allemagne, 2019), film déjà très remarqué au festival de Berlin sur une jeune fille qui transgresse toutes les règles.

Le Prix de la sélection « films d'études » est décerné à *Provence* de Kato de Boeck (Belgique 2018) sur l'éveil à la sexualité de deux jeunes.

Le Prix de la sélection courts métrages a été décerné à *Milosc bezwarunkowa* de Rafal Lysak (Pologne, 2019), un documentaire sur la relation du réalisateur gay et sa grand-mère pieuse.

« De profundis »

La quête de rédemption au 72^{ème} festival de Locarno

Des films qui sont nés d'un profond désespoir peuvent mener à une expérience 'de profundis'. Un exemple remarquable en est *Vitalina Varela* de Pedro Costa qui a reçu le Léopard d'Or, mais aussi *Camille* de Boris Lojkine, le Prix du public sur la Piazza grande et *Maternal* de Maura Delpero, lauréat du Prix du jury œcuménique.

Il y a des films qui racontent leur histoire à partir d'un désespoir profond. La souffrance du monde et l'injustice sociale provoquent chez le spectateur le besoin de chercher une porte de sortie religieuse. La soif de rédemption est tout près, même si elle

n'est pas explicite dans le film. Nous pouvons appeler cette forme esthétique des 'films de profundis'.

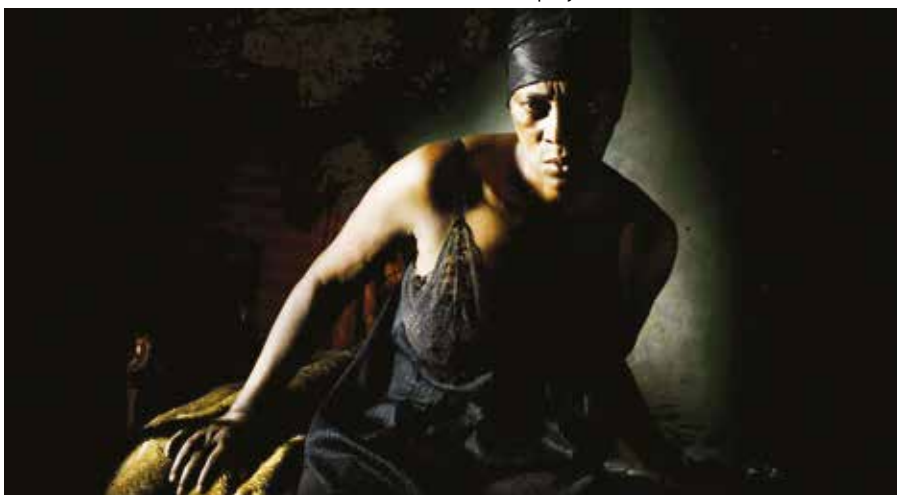
Dans la compétition il y avait plusieurs films pour lesquels on aurait pu en effet mettre en exergue le début du Ps. 130' : « *De profundis clamavi ad te, Domine.* »

(Du fond de l'abîme je t'invoque, Seigneur). Le réalisateur portugais, Pedro Costa, montre dans *Vitalina Varela* un personnage souffrant dans la suivance du Christ. Vitalina est une femme du Cap Vert qui a attendu pendant des décennies de pouvoir rejoindre son mari à Lisbonne. Mais elle n'arrive que trois jours après son enterrement.

Une croix en argent se trouve par terre, dans la rue. La ramasser constitue un acte symbolique. Avec un jeu très expressif, entre scènes sombres et des visages sublimement éclairés, nous nous approchons presque de l'immobilité. Vitalina Verena est à la fois le vrai nom de l'actrice et le titre du film. Cette histoire, c'est elle qui l'incarne. Le film en reçoit une force et une authenticité particulières. Malgré son désespoir, Vitalina reste forte et digne.

Le film entier peut se lire comme une procession et un processus de deuil. Le visage noir et les yeux clairs de l'actrice expriment à la fois le deuil et une

Vitalina Varela dans le film éponyme



Les prix du jury œcuménique Locarno 2019

Le prix du jury œcuménique a été décerné au film *Maternal* de Maura Delpero (Italie / Argentine, 2019)

Justification du jury :

Paola, une jeune religieuse, vient en Argentine dans un couvent qui accueille des jeunes filles-mères. L'une d'elles, Lu, abandonne le couvent et son enfant. Maura Delpero raconte à travers ce film une histoire intense de femmes et de leur vécu autour de sexualité, grossesse, amour, sollicitude et éducation des enfants. La réalisatrice analyse avec amour ce microcosme si conflictuel aux voix multiples et d'une grande complexité sociale, politique et spirituelle - en quête de vérité. Sous une forme hautement esthétique, elle pose des questions morales universelles.

Une mention spéciale est attribué à *Vitalina Varela* de Pedro Costa (Portugal, 2019)

Justification du jury :

Au-delà de la grande qualité esthétique de ce film, Pedro Costa arrive, à travers un jeu innovant entre lumière et obscurité, à provoquer des discussions théologiques profondes sur le caractère dialectique de la foi. Les voyages spirituels d'une femme abandonnée et d'un prêtre sans paroisse ouvrent la conscience du spectateur pour la dimension transcendante de la vie. *Vitalina Varela* porte le respect de la dignité humaine et la nécessité d'une réconciliation et d'une solidarité avec les minorités au niveau universel.

Parmi les festivals

résistance digne contre l'injustice du monde. Une figure christique féminine. De courtes scènes qui montrent Vitalina construire sa maison au Cap Vert sont autant de signes d'espoir : flashbacks ou regards utopiques vers le futur ? La croix d'argent signale qu'elle n'a pas abandonné son espérance religieuse. Le jury œcuménique comme le jury international l'ont remarqué en décernant à ce film, le premier une mention spéciale, le dernier le Léopard d'Or ainsi que le prix de la meilleure actrice.

Camille - une photographe en Afrique

Les habitants de la République centrafricaine vivent sous la menace de la mort. Les conflits armés mènent à une spirale de violence. C'est dans ce contexte que travaille la jeune photographe Camille Lepage. Elle se donne tout entière à son métier, elle peut vendre ses photos à la presse française et se fait un nom. Mais elle retourne toujours à nouveau en Centrafrique. Elle y a noué des liens au-delà de son seul travail. Elle vit dans la compassion. Des liens personnels font qu'elle suit des soldats dans la bataille pour documenter leur vie et leur mort. Camille est heureuse, mais grandement en danger.

Le film de Boris Lojkine a gagné le Grand Prix du public sur la Piazza grande. Le réalisateur, avec engagement et empathie, trace le portrait d'une femme



Nina Meurisse dans *Camille*

qui incarne l'amour radical. L'hommage filmique pose des questions au spectateur qui trouvent difficilement une réponse : D'où vient cette compassion ? Quels sont les motivations de Camille pour son engagement ? Jusqu'où va sa fascination pour le pays et les gens en Centrafrique ? Elle y a vécu, travaillé et souffert en pleine conscience du risque qu'elle prenait. C'est une histoire de martyre moderne avec le feu sacré humaniste en lieu et place de la symbolique religieuse.

Maternal - l'amour d'une mère

Qu'est-ce que la sainte famille : un modèle, un symbole ou un idéal perdu ? Dans un couvent argentin, des moniales italiennes ont créé un foyer pour jeunes filles-mères. Lu et Fati, deux adolescentes devenues mères,

se voient confrontées brutalement au sérieux de la vie. Les sœurs les aident autant que nécessaire. Ce sont surtout les nourrissons dont il faut s'occuper. La jeune sœur Paola entre au couvent. Elle doit bientôt prononcer ses vœux perpétuels. Devant la situation de grande fragilité des jeunes protégées du foyer elle s'engage à fond pour les enfants. Quand la mère d'un des bébés disparaît, elle s'occupe de l'enfant. Sœur Paola vit son amour maternel sous une forme au premier regard surprenante.

C'est rare qu'un film mette en scène l'amour maternel de façon aussi différenciée. Une vieille moniale montre aux enfants l'image de la sainte famille et la leur explique. Après la naissance du deuxième enfant de Fati, une fille, son fils, alors âgé de 3 ans, monte sur le lit de sa mère en disant : « Maintenant nous sommes une sainte famille. » C'est à la fois tendrement drôle et intéressant sur le plan théologique.

La jeune réalisatrice réussit à mettre en scène l'importance universelle de l'amour maternel, aussi bien sur un plan spirituel que de façon très concrète. La tendresse de son regard sur ce drame religieux et social transpire à chaque image. Le jury œcuménique de Locarno a décerné son prix à ce film (v. la justification ci-contre).

Charles Martig
Coordinateur du Jury œcuménique
pour SIGNiS



Lidiya Liberman dans *Maternal*

¹ Ps 129 selon le décompte de la Vulgate

Portrait de la jeune fille en feu

de Céline Sciamma (France, 2019, 2h00)

1770 : Marianne, peintre, est chargée par la Comtesse du portrait de mariage de sa fille Héloïse, qui d'abord refuse. Sophie la domestique est mise enceinte. Les relations entre toutes ces femmes évoluent.

Deux femmes gagnent leur liberté

CHAMP

Un film en costumes qui nous plonge dans un univers qui n'est pas sans rappeler les œuvres des sœurs Brontë, à la fin du 18^{ème} siècle, dans ce siècle des Lumières qui ne laisse aux femmes que bien peu de libertés dans le choix de leur destin. Héloïse, destinée au couvent parce que cadette, vient d'être rappelée auprès de sa mère, veuve, pour remplacer sa sœur aînée, elle destinée au mariage, mais qui s'est suicidée. Les vocations, religieuses ou amoureuses, sont ainsi décidées par les parents. Comme il est d'usage d'envoyer le portrait de la promise à la famille du futur époux, en l'occurrence à Milan, on fait appel à une peintre, Marianne. Celle-ci est sans doute la plus libre des personnages du film,

ayant acquis son indépendance grâce à son art, mais elle doit composer dans sa profession avec les interdits : les femmes n'ont pas le droit de peindre des nus d'hommes, ainsi en a décidé l'Académie, et ne peuvent enseigner qu'à d'autres femmes. Marianne débarque ainsi dans l'île bretonne aux côtes sauvages où résident Héloïse et sa mère. Sa mission, faire en une semaine le portrait d'Héloïse, est rendue difficile par le refus de poser de l'intéressée ; il faudra donc qu'elle l'apprivoise au cours de leurs promenades et de leurs discussions au coin du feu et qu'elle fasse des croquis en cachette pour la dessiner à son insu.

Ce film d'une grande délicatesse, ce que certains lui reprocheront peut-être, peint le lent rapprochement des deux jeunes femmes et la montée du désir amoureux dans les visages, les yeux et les sourires. Les paysages venteux de landes et de mer, la lumière des scènes d'intérieur sont traités comme des tableaux et le portrait d'Héloïse se construit peu à peu sous nos yeux, maladroit d'abord puis de plus en plus vivant à mesure que son âme se révèle à Marianne et qu'un sourire joyeux éclaire son visage. Les deux interprètes, Adèle Haenel (la blonde Héloïse) et Noémie Merlant (la brune Marianne) auraient mérité de se partager le Prix d'interprétation féminine. Céline Sciamma signe un beau film, formellement très éloigné de *Bandes de filles* mais illustrant aussi le thème de la quête par les femmes de leur liberté, tout en revisitant intelligemment le mythe de Pygmalion.

Jacques Champeaux



Adèle Haenel, Noémie Merlant dans *Portrait de la jeune fille en feu*

Un enfer de bonnes intentions

CONTRE
CHAMP

Tout sonne faux dans ce film laborieux et en premier lieu, les deux actrices principales : Adèle Haenel, la châtelaine, a un physique de lutteuse alors que la peintre roturière, Noémie Merlant, ressemble plutôt à une vicomtesse. Elles sont à contre-emploi, guindées dans ce film en costumes où les dialogues sont convenus et où elles disent leur texte sans émotion. Adèle Haenel en particulier ne croit visiblement pas à son personnage. Dans son ensemble le film ne respire pas, il est comme anesthésié. Dès les premières scènes, le ton est donné avec cette séquence ridicule où la peintre se jette à l'eau avec ses nombreux jupons pour récupérer sa boîte de toiles qui flotte ! Mais ce sont les anachronismes qui sont les plus gênants, notamment dans le domaine même au centre du récit : la toile,

les peintures, le style de l'artiste ne sont pas du 18^{ème} siècle mais du début du 20^{ème}. De même, les rapports entre les deux personnages principaux et la domestique n'ont aucune sincérité : on dirait trois copines d'aujourd'hui, ce qui ne correspond évidemment pas aux rapports de classe de l'époque. Tout cela nuit grandement à la crédibilité du film. Bien entendu, les motivations de la réalisatrice sont honorables - rappeler que de nombreuses artistes féminines ont été injustement ignorées - mais les meilleures intentions ne suffisent pas à faire un bon film.

Jean Wilkowski

Aujourd'hui que la menace qui pèse sur notre avenir n'est plus tant celle de la guerre nucléaire que celle du dérèglement climatique et son lot de conséquences sur le plan des migrations, des inégalités sociales et des tentations totalitaires qu'elles soient politiques et/ou religieuses, notre dossier s'attache à montrer l'une des transformations majeures de cette représentation de l'avenir tel que le cinéma s'en fait le miroir.

L'avenir ? Quel avenir ?

L'avenir, tel qu'il s'annonce au cinéma, est le plus souvent menaçant en raison notamment de son enracinement judéo-chrétien mais aussi pour des raisons de dramaturgie.



La Planète des singes

« Ils l'ont fait ! Vous l'avez fait ! Soyez maudits ! » La stupeur du capitaine Taylor découvrant les restes de la statue de la Liberté et comprenant ainsi que cette *Planète des singes* (Franklin Schaffner, 1968) n'est autre que la Terre après l'apocalypse nucléaire, résume la vision de l'avenir dans le cinéma des années de la Guerre froide.

Mais aujourd'hui, la catastrophe n'est plus le fait d'une décision prise par un quelconque *Docteur Folamour* (Stanley Kubrick, 1964) mais elle s'annonce comme le résultat de nos choix de vie quotidienne. En tout cas, du modèle de société hyper-capitaliste et inégalitaire doublé de conservatisme politique auquel nous nous résignons.

L'inspiration apocalyptique

Mais cette manière d'envisager l'avenir toujours à partir de sa fin ou, à tout le moins, à partir d'un épisode cataclysmique déclenchant de tels bouleversements que le monde ne sera plus jamais le même, est profondément enracinée dans la culture judéo-

chrétienne de nos sociétés occidentales et, partant, des cultures qui cherchent aujourd'hui à la concurrencer. Déjà les prophètes de l'ancien Israël annonçaient la catastrophe faite de repentance individuelle ou collective.

Le discours de Jésus est lui aussi un discours apocalyptique : à sa mort devait succéder une période de chaos indescriptible, prélude à l'avènement d'une Nouvelle Jérusalem. Que les Pères de l'Église aient transformé ce discours d'apocalypse en temps de l'attente du retour du Christ dans l'avenir a déplacé le moment de la catastrophe, transformant les sociétés judéo-chrétiennes en sociétés tendues vers l'avenir. Et le cinéma en tant qu'il est reflet de nos sociétés, tant dans leurs espérances que dans leurs inquiétudes, ne pouvait déroger à cette tension vers la fin comprise comme une attente de ce qui vient après la catastrophe. Lars von Trier est quasiment le seul, avec *Melancholia* (2011), à n'envisager que la catastrophe en montrant la destruction définitive de la Terre.

De l'utilité du méchant

Le cinéma a toujours été fasciné par l'avenir mais force est de constater que c'est le plus souvent pour en proposer une vision terrifiante, plus marquée par l'idée de la fin du monde que par

celle d'un progrès de l'humanité. Outre la dimension judéo-chrétienne déjà évoquée, il faut comprendre que, de même que la littérature de science-fiction qui les inspire, les réalisateurs recherchent la tension dramatique. Et de la même manière qu'on ne fait pas de littérature au paradis, mais qu'il faut le péché originel pour que l'histoire advienne, il ne peut y avoir d'histoire, en littérature ou au cinéma, s'il n'y a pas un drame ou une menace que les héros doivent surmonter. Une bonne histoire a besoin d'un méchant ou d'un danger.

Différents types de menaces

Cette menace qui pèse sur l'avenir sera extérieure avec les innombrables envahisseurs extra-terrestres ou les inévitables rencontres avec les comètes. Dès 1930, Abel Gance entrevoit la destruction de la terre par une comète venue du fond de l'espace dans son film sobrement titré *La fin du monde* (1931). La menace peut aussi être celle d'une catastrophe naturelle inévitable comme une éruption volcanique comme dans *Halte* (Lav Diaz, 2019), par exemple. Ces deux types de menaces sur l'avenir constituent une première catégorie, celle où l'humanité subit un dérèglement dont elle ne peut être tenue pour responsable.

La seconde catégorie est celle des films où la menace est le résultat d'une évolution négative de l'état du monde actuel.

Au premier rang de (suite p. 10)

(suite de p. 9)

ces menaces, la guerre évidemment dont le cinéma fait un des horizons de notre avenir, mais aussi l'évolution politique. Fritz Lang est le premier à imaginer qu'en 2026 sa *Metropolis* (1928) serait une ville où le peuple des souterrains est asservi au plaisir des nantis vivant dans les jardins suspendus. L'avenir est une société totalitaire et inégalitaire qu'il faut parvenir à fuir.

Troisième menace de cette catégorie, l'évolution technologique où, de *Woody et les Robots* de Woody Allen (1973) à la série des *Terminators*, les robots ont

supplanté l'humanité. D'une manière générale, la technologisation du monde conduit à brouiller les pistes entre la réalité et l'irréalité comme l'illustre la série des *Matrix*.

Enfin, quatrième et dernier type de menace, la maladie, entraînant une mutation, en général négative de notre point de vue puisqu'il s'agit le plus souvent de devenir zombie comme avec *Je suis une légende* (Sidney Salkow, 1964), adaptation du roman de Richard Matheson. *Soleil vert* de Richard Fleischer (1973) peut être considéré comme le film archétypal de cette catégorie qui insiste

sur la responsabilité de l'humanité dans la catastrophe qui vient puisque s'y mêlent déjà toutes nos thématiques contemporaines : la surpopulation, la pollution, le changement climatique créé par l'homme et le régime politique oppressif.

Climat, inégalités et migrations, sans oublier l'aspect du totalitarisme sous son angle religieux ainsi que le point de vue théologique, notre dossier dresse le panorama que le cinéma nous donne d'un avenir à espérer ou à craindre.

Roland Kauffmann

Un Droit international pour sauver le climat ?

La communauté internationale s'est bien sûr préoccupée de l'environnement et du changement climatique. En 1992, lors du Sommet de la Terre de Rio, a été adoptée la Convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques.

La Convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques (CCNUCC) reconnaît l'impact de l'activité humaine sur le climat et crée un cadre de négociations pour en atténuer les effets. Dans cette optique sont créées les Conférences des parties ou COP (Conferences of Parties) qui devront se tenir chaque année à partir de 1995.

Pour ne citer que les dates essentielles, 1997 marque une étape importante. Cette année-là en effet est signé le protocole de Kyoto (COP 3), texte majeur qui engage les parties à réduire leurs

émissions de GES (gaz à effet de serre) à travers des objectifs contraignants : - 5% en moyenne à l'horizon 2012 par rapport au niveau de 1990, - 8% pour l'Union européenne. Ce protocole a fait l'objet de très âpres négociations qui ont opposé essentiellement les États-Unis, l'Union européenne et les pays en développement, et n'a pas été à la mesure des espoirs suscités. En raison notamment de son caractère contraignant et sanctionnateur, des pays majeurs dans l'économie mondiale n'ont pas signé le protocole. C'est le cas aujourd'hui des États-Unis qui représentent à eux seuls 25% des émissions mondiales de gaz à effet de serre ; de son côté le Canada s'est désengagé, de même que la Russie et le Japon.

De COP en COP, surtout des déceptions

En 2009, le sommet de Copenhague (COP 15), malgré ses ambitions, s'est malheureusement conclu par un accord *a minima*, les pays parties n'ayant pas réussi à trouver un terrain d'entente. En 2012, beaucoup d'observateurs ont considéré que le 'Sommet de la Terre + 20' a été décevant et peu à la mesure

des enjeux : une déclaration finale trop faible, sans avancées significatives et même avec des reculs, car le texte est purement déclaratif, sans aucune contrainte et sans innovation.

En 2015, la COP 21, dite Conférence sur le climat, s'est tenue à Paris. Elle s'est conclue par la signature d'un accord, qualifié d'historique, dans lequel tous les pays se sont engagés à réduire leurs émissions de gaz à effet de serre. L'objectif fixé a été de stabiliser d'ici à 2100 le réchauffement climatique dû aux activités humaines 'nettement en dessous' de 2°C par rapport à la température de l'ère préindustrielle (période de référence 1861-1880), et de poursuivre les efforts pour limiter ce réchauffement à 1,5°C. Mais la COP 24, en Pologne fin 2018, a marqué plutôt un recul. Le retrait de États-Unis de l'accord de Paris, et la présidence de la Pologne dont l'économie dépend beaucoup d'énergies fossiles comme le charbon, ont donné un accord *a minima*. Alors que les catastrophes qui se déchaînent à travers le monde montrent l'urgence de prendre des mesures, c'est un constat assez désespérant que l'on peut faire.

Marie-Jeanne Campana



L'homme contre le climat

Certains films d'anticipation traitent du problème climatique de notre planète, soit pour nous alerter, soit pour nous effrayer.

Au box office le catastrophisme est rentable et a donné lieu à un genre cinématographique. Les trois films choisis ici se concentrent sur le comportement humain face à l'apocalypse écologique.

Le Dernier rivage (On the Beach) de Stanley Kramer, frappe en 1959 les esprits de ce danger planétaire qu'est la fabrication des armes chimiques et l'empoisonnement mortel de tous les êtres vivants. Si le changement climatique n'est pas visible sur les images, les vues des villes touchées ne montrant que des rues vides, l'atmosphère détruite devient palpable dans nos têtes conditionnées par le scénario. C'est une des prouesses de ce film. Sans effets spéciaux, l'histoire se concentre sur les personnages : après

la tragédie, le commandant d'un sous-marin (Gregory Peck) refait surface avec son équipage sur les rives de l'Australie, dernier territoire préservé, mais pour combien de temps ? Quelle vie choisir en attendant la fin ?

La Route (The Road) de John Hillcoat et Cormac Mc Carthy (2010) débute par les couleurs d'une nature idyllique, pour nous transporter dix ans après la destruction totale. Un éclair gigantesque et des secousses violentes ont rendu les jours gris, de plus en plus froids ; le monde meurt lentement, entraînant la nature végétale et animale. « Vois la vallée du massacre » (Jérémie 19.6) s'inscrit sur un panneau que dépassent un père et son fils fuyant vers le sud, peut-être plus clément. Face aux suicides des désespérés et aux gangs

meurtriers et cannibales, c'est l'enfant qui assure la force du père, prêt à tout pour survivre et lui transmettre les valeurs morales perdues. « Tu dois porter le feu, celui qui est en toi » : message d'espoir que l'enfant intègre et qu'il garde en n'oubliant pas la compassion que son père abandonne, au bout de sa fatigue et de sa lutte sans fin. Qui sommes-nous quand on nous a tout enlevé ? Tourné en extérieurs uniquement, ces paysages sans couleurs sont l'image fabriquée d'une caméra qui a enlevé notre filtre confortable de nantis, aveugles au danger.

Sans être de la science-fiction *Les Bêtes du sud sauvage (Beasts of the Southern Wild)* de Benh Zeitlin (2012) apporte une vision onirique de la lutte pour le territoire libre du Bayou de Louisiane, ravagé par les éléments d'une nature détraquée. Avec les yeux d'une fillette inspirée qui explique la fonte des glaces et la réapparition des mythiques aurochs préhistoriques, nous comprenons la notion de culpabilité humaine face au châtement divin : « Quand on casse quelque chose, tout se dérègle. » Parole d'enfant !

Arielle Doman



Kodi Smit-McPhee, Viggo Mortensen dans *La Route*

Un autre monde est possible

Les films et documentaires sur l'environnement et le climat se multiplient.

Certains, catastrophistes et d'alerte, ont leur utilité par la prise de conscience qu'ils provoquent. Mais il faut franchir un pas de plus et montrer les solutions qui permettront d'éviter ou de ralentir la catastrophe pour un mieux vivre. Plusieurs documentaires pleins d'espoirs sortent régulièrement sur nos écrans. Je choisirai de vous en présenter trois, choix nécessairement partiel et arbitraire vu le nombre.

Futur d'espoir, documentaire suisse réalisé par un jeune homme de 17 ans, Guillaume Thébault (2016). Au travers d'une quinzaine d'entretiens, ce grand adolescent tente de se forger sa propre opinion sur l'agriculture. Il en découvre les difficultés, mais son propos n'est pas pessimiste, au contraire. Il s'attache à souligner les alternatives possibles qui, selon les personnes rencontrées, sont des solutions aux systèmes agricoles

actuels pour essayer de limiter les dégâts futurs.

Nul homme n'est une île, documentaire français de Dominique Marchais (2018). A travers trois expériences, de la Sicile à l'Autriche, des actions précises et efficaces d'hommes et femmes de bonne volonté, à la reconquête du bien commun ; ils veulent construire un monde où règne la démocratie, où l'on pratique (suite p. 12)

(suite de p. 11)

d'autres formes de production dans le respect de l'environnement, loin des impératifs économiques de profit et de rentabilité des marchés capitalistes, mais simplement à la recherche du juste prix.

Permaculture, la voie de l'autonomie, de Carine Coisman et Julien Lenoir

(2019). Ce documentaire, passionnant, nous montre qu'un autre monde est possible et nous donne les clés pour y parvenir, à l'exemple de nombreux êtres humains qui dans des pays comme l'Inde ou la Chine, trouvent des modes de vie équitables et durables. La permaculture est une véritable éthique qui va

permettre aux individus de créer leur propre environnement dans le respect du vivant, végétal ou humain.

Des documentaires qui donnent l'espoir qu'un autre monde est possible.

Marie-Jeanne Campana

Cinéma et migrations

Depuis *L'émigrant* de Chaplin en 1917, qui donna à cette thématique ses lettres de noblesse, le cinéma a très vite compris les enjeux humains qui se jouent derrière le drame des immigrés.

Immigrés italiens dès les années 30 avec *Toni* de Jean Renoir, puis maghrébins dans les années 70 avec *Élise ou la vraie vie* de Michel Drach, ou *La vie devant soi* de Moshé Mizrahi, d'après le roman de Romain Gary. Plus récemment, alors que se multiplient les colloques et les festivals dédiés à 'cinéma et migrations', et avec l'intention d'apaiser les tensions suscitées par ces questions, de nombreuses comédies ont été proposées qui pèchent volontiers par les clichés et stéréotypes qu'elles véhiculent. À l'exception cependant de l'extraordinaire *Le Havre* (Aki Kaurismäki 2011), œuvre engagée, lucide et révoltée sur le sort des immigrés clandestins en France. En raison de leur efficacité et/ou de leur originalité, je voudrais évoquer quatre documentaires et quatre fictions de ces dix dernières années.

Les documentaires

Parmi les premiers, le poignant *Ceuta douce prison* (Millet et Rechi 2012) suit les trajectoires de cinq migrants qui ont tout quitté pour tenter leur chance en Europe et se retrouvent enfermés dans une prison à ciel ouvert, partagés entre l'espoir d'obtenir un laissez-passer et la crainte d'être expulsés vers leur pays. *Un paese di Calabria* (Aiello et Catella 2017), prix de l'Auditoire protestant, raconte la renaissance d'un petit village de l'Italie rurale grâce à l'accueil des réfugiés, et dresse le portrait d'une communauté qui résiste à l'indifférence



Un paese di Calabria

et à la mafia calabraise. *Human Flow* (Ai Weiwei 2017) filme les visages et les témoignages des réfugiés en marche dans plus de 40 camps à travers 23 pays, abordant l'ampleur de la crise et ses répercussions humanitaires. *L'héroïque lande* (Perceval et Klotz 2018) raconte comment fut démantelée au printemps 2016 la zone sud de la 'jungle de Calais', dans une parfaite complicité avec des jeunes gens pris dans le tumulte des guerres et des violences policières, et dont le film transmet l'énergie et la paradoxale joie de vivre.

Les fictions

Parmi les fictions, *Welcome* (Lioret 2009) livre une histoire bouleversante : pour reconquérir sa femme, un maître nageur prend le risque d'aider en secret un jeune migrant kurde qui veut traverser la Manche à la nage. *Diego Star* (Pelletti-

er 2012) est le nom d'un cargo en ruines qui exploite des déracinés du Tiers monde pris en otage par la cupidité de leurs employeurs. Le film confronte les victimes d'une mondialisation inhumaine à celles de la crise économique. *La pirogue* (Touré 2012), grand prix du festival d'Agadir, montre avec authenticité et sans pathos comment des hommes et des femmes risquent chaque jour leur vie pour atteindre les côtes européennes à bord d'embarcations de fortune. *The Last of Us* (Slim 2018) revient au muet pour sublimer l'errance hypnotique d'un migrant dans des séquences sensorielles et imaginaires. Il faut noter enfin que cette année à Cannes - conjuration de la mauvaise conscience de l'Occident ? - le grand prix du Jury a été décerné à Mati Diop pour *Atlantique*, film sur la jeunesse de Dakar tentée par le départ.

Jean-Michel Zucker

Le respect mutuel

Le respect mutuel, arme de la lutte contre les inégalités : la méritocratie et la justice sociale sont en principe le moteur des sociétés démocratiques. Le cinéma en souligne des écarts dramatiques.

Palme d'Or du Festival de Cannes 2019, *Parasite*, de Bong Joon-ho, dénonce les inégalités. Lutter contre elles se révèle un tonneau des Danaïdes que les différentes contributions ne réussissent pas à emplir. Les 'chances', comme au Monopoly pense-t-on couramment, sont tributaires du hasard de la naissance, puis des embûches de la vie. Pas seulement : une répartition plus juste des richesses est une affaire en grande partie politique.

L'inégalité se conjugue

L'inégalité devant la fortune, et la violence qu'elle engendre, est magistralement mise en évidence dans *La zona* de Rodrigo Plá (2008) où trois jeunes gens issus de quartiers misérables pénètrent dans une résidence privée protégée par de hauts murs, et cambriolent une villa. L'affaire se passe mal et les voisins organisent une battue dans la résidence pour les retrouver, véritable jeu-partie de chasse... à l'homme.

La violence faite aux Noirs dans la société sudiste américaine est souvent illustrée au cinéma. J'ai choisi *Selma* d'Ava DuVernay (2014) parce que ce film montre, images d'archives à l'appui, une violence à sens unique. Il relate la lutte menée par Martin Luther King pour l'application sans conditions du droit de vote à tous les citoyens américains, et la marche depuis la ville de Selma jusqu'à celle de Montgomery en Alabama, tentée puis stoppée à deux reprises à cause de l'hostilité des forces de l'ordre, et enfin effectuée à la troisième fois. Elle a permis la signature par le président Johnson d'une loi plus juste.

Les femmes peuvent souffrir, comme les hommes, de différentes inégalités, mais elles sont en butte à des agressions supplémentaires dues à une éducation masculine déficiente. Dans *Les femmes du bus 678* de Mohamed Diab (Egypte, 2012), les différences sociales des trois protagonistes sont évidentes mais ne forment pas de barrière entre elles. Elles veulent se défaire du machisme ambiant. Cependant la véritable origine de l'oppression n'est pas encore bien claire pour Fayza, de milieu plus modeste, qui reproche à ses compagnes leur comportement plus libre qu'elle juge irresponsable.

La loi du marché de Stéphane Brizé (2015) analyse la violence de la société vis-à-vis d'un individu en situation de précarité, mais aussi de sa famille. Il constate que chacun des maillons de la chaîne dans une entreprise subit une violence, l'exigence d'un rendement maximal, et la répercute au niveau inférieur pour s'en sortir.

Le domaine de la santé est aussi porteur d'injustices. *Moi*,



David Oyelowo dans *Selma*

Daniel Blake (2016), de Ken Loach, présente un personnage désarmé devant la complexité de l'administration qui l'oblige à chercher du travail alors qu'il est atteint d'une maladie cardiaque qui le lui interdit. Cette situation kafkaïenne aura raison de lui.

Un rayon de soleil dans la lutte

Les migrants, bien sûr, peuvent cumuler plusieurs motifs d'inégalité. Mais ils ont leurs problèmes spécifiques : leur arrivée sur un marché du travail déjà saturé, les règlements de plus en plus stricts pour leur acceptation, et le nouveau langage qu'ils ne possèdent pas. Ce défaut de communication est une barrière contre un accès à une vie moins dure. Le documentaire *La cour de Babel* de Julie Bertuccelli (2013) nous fait entrer dans une classe d'accueil d'enfants de migrants où ils apprennent le français. La caméra entoure les adolescents qui racontent leurs espoirs et leur désir d'apprendre, leurs émotions et leur tolérance, leur confiance dans leur nouvelle vie. Un envol de bulles de savon irisées. Aki Kaurismäki, avec *Le Havre* (2011), nous propose un regard enfin optimiste sur l'inégalité des migrants devant le logement et la protection. Petite goutte dans la mer, peut-être, mais rayon de soleil dans ces horizons bouchés.

Les inégalités engendrent la violence. Il émerge de plusieurs des films cités que, pour les combattre, un des moyens les plus efficaces est le respect de l'autre, donc l'éducation¹.

Nicole Vercueil

¹ Thomas Piketty, *Le capital au XXI^e siècle*, ed. Seuil, 2013.

Angoisse face au radicalisme islamiste

Le cinéma rend compte régulièrement de l'inquiétude des sociétés contemporaines face au radicalisme religieux. VDP 37 abordait pp 12-13 la question du fondamentalisme juif, orthodoxe, catholique, musulman, protestant et bouddhiste. Le festival de Cannes s'est distingué en 2019 avec trois films magnifiques traitant de l'islam radical en Belgique, en Algérie et en Afghanistan.

Le plus saisissant, d'autant qu'il se déroule de nos jours non loin de Bruxelles, a été *Le jeune Ahmed* de Jean-Pierre et Luc Dardenne, récompensés du Prix de la mise en scène. Ahmed est un garçon de 13 ans, élevé par sa mère qui n'arrive plus à avoir le contact avec lui depuis qu'il s'est mis à observer à la lettre les recommandations de l'imam de son quartier. Il s'est mis à prier plusieurs fois par jour, a retiré les posters de sa chambre, ne joue plus aux jeux vidéo et surtout il refuse de serrer la main des femmes. Il sermonne sa mère, alcoolique, et estime que sa sœur s'habille 'comme une pute'. Et lorsque son imam traite d'apostat qu'il faut châtier sa professeure, madame Inès, qui s'efforce d'enseigner l'arabe à ses élèves à travers des chansons populaires et pas seulement dans le Coran, Ahmed se met en tête de la tuer. La suite se déroule dans un centre de rééducation pour mineurs où l'on voit la bonne volonté des éducateurs, comme leur naïveté et leur inefficacité, face au jeune Ahmed qui se joue de leurs efforts et dissimule à peine sa morgue. Lors de séjours dans une ferme, Ahmed rencontre une gamine de son âge, Louise, à qui il plaît, et qui le trouble. Assez finement, le film entrevoit un changement de comportement sous l'effet de cet amour en germe. Il est terriblement effrayant d'observer ce jeune garçon, au visage encore poupin mais buté sous ses boucles brunes et derrière ses lunettes sages.

Prêt à tuer

« Aucun des personnages - sa professeure, la mère, la sœur, l'éducateur, le juge, la psychologue du Centre fermé, l'avocat, les propriétaires de la ferme ou leur fille Louise - ne réussit à entrer en communication avec le noyau dur, mystérieux, de ce garçon prêt à tuer au nom de ses convictions religieuses »

soulignent les cinéastes. Le plus angoissant dans le film est de voir le mal à l'œuvre chez un enfant. Il faut attendre la toute fin du film pour que Ahmed, face à la mort, sorte de ses certitudes.

Si *Le jeune Ahmed* est centré sur un islamiste radical, les deux autres films présents à Cannes s'intéressent eux aux victimes du fanatisme religieux. Ainsi *Les hirondelles de Kaboul*, film d'animation français réalisé par Zabou Breitman et Eléa Gobbe-Mévellec, retrace la triste vie des Afghans de Kaboul en 1994, sous la férule des talibans. Le réalisateur met en scène



Idir Ben Addi dans *Le Jeune Ahmed*

deux couples. Dans le premier, le mari est le gardien d'une prison pour femmes. C'est un ancien moudjahidine partisan du commandant Massoud qui combattit les Soviétiques avant de se retourner contre les talibans. On ressent très fort l'angoisse permanente de cet homme détruit, susceptible d'être dénoncé à tout moment. L'autre couple est formé de deux jeunes intellectuels étouffés par la tyrannie des talibans. Par leurs yeux, nous revoyons dans un *flash-back* un homme et deux femmes cheveux au vent devant un cinéma : un paradis hélas perdu. La violence est partout présente : femme en niqab lapidée, scènes macabres de pendaisons collectives, interdictions multiples (de porter des chaussures blanches, etc.). Un message d'espoir cependant survient dans la dernière scène où l'on voit un groupe de femmes voilées se transformer d'abord en taches bleues, puis en hirondelles.

Enfin *Papicha* (Voir aussi p. 4), film algérien de Mounia Meddour, se passe durant les années 1990, 'années de plomb', à Alger. Nedjma, 18 ans, étudiante, rêve de devenir styliste. Malgré les menaces et le climat d'oppression qui règne en ville, elle décide d'organiser un défilé de mode dans la Cité universitaire. Ce spectacle sera sauvagement attaqué et saccagé par une milice religieuse, épaulée par des femmes entièrement voilées, ce qui montre bien la complexité du problème. Les premières victimes des religieux fanatiques sont les femmes que l'on empêche de vivre normalement. Espérons que les événements actuels en Algérie apporteront une solution à ce terrible problème.

Jean Wilkowski

Un 'jugement dernier' laïque

L'eschatologie est l'idée que nous nous faisons de la fin du temps. Elle prend des formes diverses selon les époques et les cultures, mais comporte généralement deux axes, l'un individuel, l'autre cosmologique.

Durant l'Antiquité, différentes cosmologies ont eu cours. Dans l'Égypte ancienne, seuls les rois, puis les nobles, pouvaient prétendre à une vie après la mort. Leur cœur, siège présumé de l'émotion et de l'intelligence, était alors pesé et si aucune faute ne l'alourdissait, s'il était léger comme une plume, le défunt était amené vers Osiris pour vivre au pays des dieux. Dans la Grèce antique, les âmes des défunts se retrouvent dans le royaume de morts où ils occupent des places différentes selon leurs mérites : les champs Élysées, le pré de l'Asphodèle, les champs du châtiement ou encore le Tartare pour les plus méchants.

Châtiment et consolation

Dans l'Ancien Testament, ce sont essentiellement les prophètes qui parlent d'un jugement après la mort. Mais c'est surtout un jugement général, celui du peuple, voire du cosmos. Quand ils veulent consoler le peuple ils annoncent les temps messianiques comme une ère de paix pour tous :

« Le loup habitera avec l'agneau, et la panthère se couchera avec le chevreau ; le veau, le lionceau, et le bétail qu'on engraisse, seront ensemble, et un petit enfant les conduira ». (Es. 11,6-9)

Quand ils veulent au contraire appeler

à la repentance et à une meilleure conduite, ou encore mettre en garde contre des appréciations trop optimistes d'une situation politique précaire, ils annoncent la ruine du pays, voire du monde :

« La terre est déchirée, la terre se brise, la terre chancelle. La terre chancelle comme un homme ivre, elle vacille comme une cabane ; son péché pèse sur elle, elle tombe, et ne se relève plus. En ce temps-là, l'Éternel châtiara dans le ciel l'armée d'en haut, et sur la terre les rois de la terre. Ils seront assemblés captifs dans une prison, ils seront enfermés dans des cachots, Et, après un grand nombre de jours, ils seront châtiés. La lune sera couverte de honte, et le soleil de confusion. » (Es. 24,19-23)

Dans le Nouveau Testament, Jean-Baptiste annonce le jugement pour convertir les pécheurs. Jésus en parle :

« Eh bien, moi je vous déclare : tout homme qui se met en colère contre son frère mérite de comparaître devant le juge ; celui qui dit à son frère : "Imbécile !" mérite d'être jugé par le Conseil supérieur ; celui qui lui dit : "Idiot !" mérite d'être jeté dans le feu de l'enfer. » (Mt 5,22)

Mais les différents lieux ne sont pas décrits comme le fera avec délice la théologie du Moyen Âge avec son paradis, son purgatoire et son enfer large-

ment inspirés du folklore d'une part, et du dualisme grec d'autre part, avec son âme immortelle emprisonnée dans un corps dont il convient de la libérer. La Réforme tâchera d'endiguer ces fièvres de la fantaisie religieuse et d'opposer à la crainte du jugement la confiance en l'amour de Dieu : si personne ne saurait être juste devant Dieu, Dieu sauve tous ceux qui croient en lui ; plus besoin de désespérer, on peut désormais vivre sereinement en faisant de son mieux sur terre, non pour mériter le salut mais pour remercier Dieu pour sa bonté.

Sola conscientia

Les temps modernes changent à nouveau la donne. Le scepticisme gagne du terrain. Voltaire qui dénonce avec force l'obscurantisme religieux juge que la religion est quand même nécessaire comme garante des bonnes mœurs. Si l'homme n'a plus peur de l'enfer, par quel pouvoir l'empêcher de commettre le mal ? Et pourtant, les athées ne sont pas forcément des criminels. L'idée qu'il pourrait n'y avoir rien après la mort, que l'action bonne relève uniquement de la responsabilité de l'homme et qu'il convient d'éduquer ce dernier pour qu'il agisse pour le bien à partir de sa seule conscience, se fraie un chemin. L'avenir nous dira si elle aboutira, pour l'instant ce n'est pas encore tout à fait ça.

D'autant que cette eschatologie individuelle risque fort d'être rattrapée par une cosmique : le réchauffement climatique menace la survie même de l'humanité à assez court terme. Voire celle de la terre, transformée en fournaise¹. Un 'jugement dernier' laïque ?

Waltraud Verlaquet

¹ Cf. Michel Crucifix, « Message d'alerte. » (<https://uclouvain.be/fr/sciencetoday/actualites/hot-house.html>)

La pesée du cœur lors du jugement de l'âme, papyrus d'Hounefer



Bong Joon-ho, premier Coréen Palme d'or

Déjà présent à Cannes en 2006 avec *The Host*, en 2009 avec *Mother* et en 2017 avec *Okja*, le Coréen du Sud Bong Joon-ho, 50 ans, a remporté la Palme d'or 2019, à l'unanimité du jury, pour une éblouissante tragi-comédie à suspense, *Parasite*.

Écrit par le réalisateur, scénariste de presque tous ses films, ce film très divertissant témoigne du regard acéré de Bong sur la société contemporaine. Il raconte une histoire de familles (cf *VdP* 40), pleine de rebondissements, où entre en compte un improbable rééquilibrage entre gens fortunés et d'autres nettement moins favorisés. On y retrouve le mélange des genres cher à Bong avec fable politique, drame social, comédie, humour, huis clos théâtral et même horreur et gore. « Mon but était de surprendre », a expliqué le réalisateur à Cannes. Pari réussi et on peut rattacher *Parasite* à l'un des deux grands domaines de la filmographie de Bong Joon-ho : le thriller. En 2000, le réalisateur, admirateur de Clouzot et de Chabrol, remporte un premier succès avec *Barking Dog*. C'est une comédie loufoque, accompagnée d'une belle musique de jazz, où l'habitant d'un immeuble ne supportant par les aboiements d'un chien se lance à la poursuite de tous les canidés du quartier pour se débarrasser de l'intrus. Plein d'humour, le film comporte des scènes impressionnantes comme la dégustation d'un ragoût de chien cuisiné avec raffinement par le gardien d'immeuble. On est un peu plus tard saisi d'effroi lorsqu'un pauvre cabot est empoigné pour être embroché et rôti sur un barbecue ! Trois ans plus tard, sort *Memories of Murder* (2003), d'après un fait divers réel, qui met en scène des policiers d'une ville de province totalement incapables d'élucider des meurtres en série de femmes. Cette tragi-comédie, animée par une bande de pieds nickelés, est une critique impitoyable de l'inefficacité de la police qui ne sait que fabriquer des preuves ou torturer des innocents (en particulier un faible d'esprit). Bong n'hésite pas, toujours avec humour, à montrer la violence crue et le sang, comme

ce corps supplicié, violet et sanguinolent, auquel succède sans transition une pièce de viande bien rouge sur un gril ! On retrouve beaucoup de similitudes dans *Mother*, portrait d'une mère qui défend son fils accusé du viol et du meurtre d'une jeune femme : Bong y dénonce encore l'incompétence de la police et la lâcheté consistant à s'en prendre même à un handicapé mental.

Science-fiction et écologie

L'autre grand domaine d'excellence de Bong est la science-fiction, avec trois films dans lesquels il montre ses préoccupations écologiques. Ainsi dans *The Host*, une mystérieuse créature apparue après le déversement, par une firme américaine, de produits chimiques dans le fleuve Han, provoque terreur et destruction à Séoul ; ce blockbuster très populaire (13 millions d'entrées au box-office coréen) dénonce de manière métaphorique la présence militaire américaine en Corée du Sud. Quatre ans plus tard, réalisé d'après une bande dessinée française, *Transperceneige* (2013, américano-coréen) montre comment l'épandage d'un gaz pour lutter contre le réchauffement climatique conduit en fait à une glaciation généralisée et mortifère de la planète. Dans ce nouveau blockbuster sur fond de luttes de classes, des rescapés prennent place dans un train qui fait le tour de la terre en un an, sans jamais s'arrêter, et où les pauvres sont en queue et les riches en tête. Enfin *Okja* pose la question des animaux génétiquement modifiés et de la souffrance animale : c'est un conte grave sur l'amitié d'une petite Coréenne et d'une espèce de truie transgénique, destinée à l'abattoir. Dans une scène frappante, qui ravive de sombres épisodes de l'Histoire

contemporaine, une truie prisonnière dans un camp (qui alimente un abattoir) parvient in extremis à sauver son bébé en le faisant passer à travers des barbelés.

Avec seulement sept films, qui révèlent une très grande maîtrise de la mise en scène, du mélange des genres et de la satire, Bong Joon-ho se hisse au premier rang du cinéma mondial !

Jean Wilkowski et
Françoise Wilkowski
Dehove

Transperceneige



Michel Ciment : Une vie de cinéma

(Gallimard 2019)



Le doyen de l'émission 'Le masque et la plume', Michel Ciment, directeur de la revue *Positif*, auteur d'une vingtaine de livres consacrés notamment au cinéma américain, membre de plus de 30 jurys de festival dont Cannes, Venise et Berlin, nous offre dans cette somme le reflet d'*Une vie de cinéma* à travers une cinquantaine de textes publiés sur plus d'un demi-siècle.

2016 dans son émission 'Projection privée' - lui permettent de privilégier une longue conversation avec Francis Ford Coppola, trois entretiens sur le cinéma avec de prestigieux Prix Nobel de littérature Pinter, Vargas Llosa, Kertész, et trois échanges avec les artistes exceptionnels que sont Serge Gainsbourg, Jeanne Moreau et Jean-Louis Trintignant. 'Les Hommages', écrits à l'occasion de rétrospectives ou de leur disparition, s'adressent à vingt réalisateurs français, européens et américains qui sont chers à l'auteur, et témoignent de cet 'exercice d'admiration' qu'il lui semble si nécessaire de pratiquer. Remarquablement caractérisé par le sous-titre donné à chaque chapitre, chacun d'entre eux voit son originalité décortiquée et mise en lumière. 'Les Essais', qui couvrent une décennie (1963-1974), rassemblent des réflexions sur une des périodes les plus riches du cinéma moderne, voyant à côté de la consécration de grands réalisateurs (Bergman avec *Persona*, Losey avec *Cérémonie secrète*, Comencini avec *L'incompris...*) l'émergence de Nouvelles vagues - France, Brésil, Québec, Tchécoslovaquie, Hongrie, Pologne, Yougoslavie. Ainsi les articles sur les beautés de *Muriel* de Resnais ou de *Les sans-espoir* de Jancso, sur les univers de Satyajit Ray, de Milos Forman ou de Glauber Rocha, sur la personnalité de Skolimowski ou celle de Delvaux sont-ils, parmi d'autres, des régals. 'Les Controverses' aborde enfin, au travers de quelques exemples, la question des polémiques internes qui s'emparent quelquefois de la critique de cinéma, et du procès de la fonction critique de la presse, qualifiée par les Italiens de 4^{ème} pouvoir à côté de l'exécutif, du législatif et du judiciaire. L'auteur plaide pour sa part contre « l'opposition scolaire du public et de la critique » et défend la légitimité de celle-ci à exposer et justifier son ressenti, sans se soucier de celui-là. L'ouvrage tout entier témoigne de son inlassable curiosité et de sa bienveillance, qui n'ont d'égale que son érudition.

Jean-Michel Zucker

Découvrir, s'émerveiller, faire partager

Découvrir, s'émerveiller, et faire partager son admiration représente pour lui l'éthique du critique de cinéma. Ainsi structure-t-il son livre en cinq parties qu'il juge indissociables dans son activité. 'Les Voyages' rendent compte, d'une part d'enquêtes des années 70/80 à la découverte, sur place, de l'étonnant renouvellement du cinéma soviétique de Leningrad à Tachkent, ou de l'explosion des talents (réalisateurs, scénaristes, comédiens) de la comédie à l'italienne ; d'autre part, de l'expérience qui fut la sienne de voir à l'œuvre de grands cinéastes parmi lesquels il choisit Marcel Ophuls à la table de montage de *Memory of justice* sur les procès de Nuremberg, Francesco Rosi sur le tournage de *Le Christ s'est arrêté à Eboli*, et John Boorman sur celui de *Hope and Glory*. 'Les Rencontres' - plus de mille enregistrées entre 1990 et

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents

Tarifs :

avec abonnement à Vu de Pro-Fil version papier

- individuel : 35€ soutien à partir de 45€
 couple : 45€ soutien à partir de 55€

avec abonnement à Vu de Pro-Fil version électronique

- Individuel : 25€ soutien à partir de 35€
 couple : 35€ soutien à partir de 45€

Réduit : 10 € pasteur étudiant chômeur, autre

Adhésion sans abonnement à Vu de Pro-Fil

- individuel : 20€ soutien à partir de 30€
 couple : 30€ soutien à partir de 40€

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Ville :

Téléphone :

Courriel :

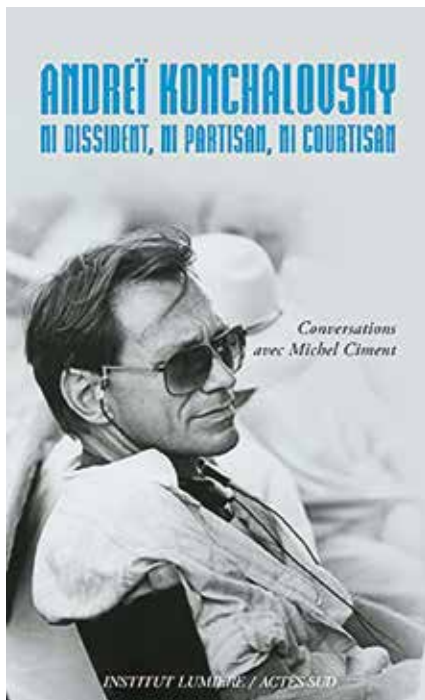
Signature :

Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil, secrétariat national
 390 rue de Font Couverte Bât. 1
 34070 Montpellier



Andrei Konchalovsky, un destin hors norme



Né à Moscou en 1937, Andreï Konchalovsky appartient à la brillante génération des cinéastes russes des années 1960. Dans un livre d'entretiens avec Michel Ciment (Actes sud, 2019, *Ni dissident, ni partisan, ni courtisan*), il livre de passionnantes histoires de cinéma et de véritables leçons de mises en scène. Descendant de Vassili Sourikov, grand peintre de scènes historiques, et également petit-fils de Piotr Konchalovsky, post-impressionniste,

Scriabine, Stravinski), dont le public occidental connaît surtout *Les nuits blanches du facteur*, récompensé de deux Lions d'argent à Venise en 2014 et tourné dans le Grand nord, au bord du lac Kenozero, près d'Arkhangelsk. Ce facteur, Liokha, porte non seulement le courrier dans les villages autour du lac mais joue un rôle de communication et de solidarité auprès des habitants isolés. Marais, reflets sur l'eau, ciels, lumière du nord... les paysages sont magnifiquement filmés, avec un œil de peintre. Passionné de 'cinéma vérité' et aimant faire jouer des acteurs non professionnels, Konchalovsky note que la création du film a été 'un rêve de metteur en scène'. Il avait installé un peu partout dans quatre maisons des caméras... vite oubliées par les villageois, ce qui a permis de filmer des moments privilégiés, de vraies 'pépites d'or', dit-il ! Son dernier film, *Le péché* (2018), tourné en italien, porte sur la création artistique : Michel-Ange, interprété par un dentiste au nez cassé, non professionnel, y est en conflit avec deux papes. Hélas, aucun festival en France ne l'a encore retenu. Selon Michel Ciment, l'un des rares critiques français à l'avoir vu, ce Michel-Ange est un antihéros, avare, vaniteux et agressif, à l'opposé du super-héros de Carol Reed (*L'Extase et l'agonie*, 1965).

Françoise Wilkowsky Dehove

A. K. est l'auteur d'une œuvre considérable au cinéma, à l'opéra, au théâtre et à la télévision. Après avoir renoncé à la carrière de pianiste, il exerce comme scénariste, notamment pour *Andreï Roublev* (Tarkovsky, 1966) puis devient aussi réalisateur : *Le premier maître* est sélectionné à Cannes en 1965 ; *Le bonheur d'Assia*, tourné en 1967, sera censuré pendant 20 ans. Après avoir remporté un grand succès avec *Sibériade* (Prix spécial du jury à Cannes en 1979, et où joue son frère, le cinéaste Nikita Mikhalkov), A.K. quitte l'URSS pour les Etats-Unis : il y tourne alors *Maria's Lovers* (1983) et *Runaway Train* (1985). Revenu à Moscou à la chute de l'URSS en 1991, il réalise de nombreux films et documentaires (sur Rachmaninov,

Vous avez dit 'communiste' ?

Ayant enfin pu traverser le rideau de fer, A.K. était allé montrer son film *Romance des amoureux* à son ami Bernardo Bertolucci à Rome en 1974 : « Bernardo est arrivé en grande pompe dans sa Mercedes rouge, avec cette actrice géniale, Stefania Sandrelli, belle comme tout. Après avoir vu le film (...), il m'a dit : "Andreï, je suis déçu. Nous ici, les communistes italiens, nous nous battons comme des diables contre la culture américaine, contre la *pop culture*, contre l'influence d'Hollywood, et toi, tu fais cette chose... J'ai honte pour toi !" Je lui ai répondu : "Merde, j'aimerais bien être un communiste italien... avec Stefania Sandrelli !" »

Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom :

Adresse :

Code Postal :

Téléphone :

Ville :

Courriel :

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil, secrétariat national
390 rue de Font Couverte Bât. 1
34070 Montpellier



Date :

Signature :

Message du fondateur de Pro-Fil

Amis pro-filiens, lecteurs et lectrices de *VdP* et du site, lisez, et diffusez largement *Conte de cinéma*¹ car, ne le saviez-vous pas, c'est à nous personnellement que ce livre est raconté. En effet, en nous dédiant cette histoire merveilleuse, notre ami Jean Lods a voulu manifester sa reconnaissance envers chacun de nous, ses compagnons de séminaires et de festivals qui depuis 25 ans partageons avec lui nos découvertes, nos enthousiasmes, nos envies de parler cinéma.

Quel cadeau prestigieux et quel nouveau compagnon tu nous offres, cher Jean, avec ce Colin, ce personnage de fiction sorti de ton imagination, fou de cinéma, défenseur passionné de films anciens, amoureux des images, de ceux qui les racontent et de ceux qui les incarnent.

Ne va-t-il pas devenir dans notre mémoire le Pro-filien mythique de nos passions cinématographiques ?

Jean Domon

¹ Jean Lods, *Conte de cinéma*, édition Phébus

Notre séminaire

5 et 6 octobre 2019 à Marseille.

Thème : « **Rebelle** »

Au programme

Samedi 5 octobre :

Les sentiers de la gloire de Stanley Kubrick
Peter Watkins : recherche sur Edvard Munch
Quelques personnages rebelles du cinéma
Viva Zapata d'Elia Kazan

Dimanche 6 octobre :

Agnès Varda, cinéaste rebelle ?
La fureur de vivre de Nicholas Ray

Vous avez pensé à vous inscrire ?

Erratum

Dans notre dernier numéro, dans l'article « Un film très particulier » page 14, était écrit que Jean-Claude Penchenat aurait mis en scène le spectacle *Le bal* avec des comédiens amateurs. Monsieur Penchenat nous signale qu'il s'agissait de comédiens professionnels de la troupe du Théâtre du soleil.

Mille excuses pour cette erreur.

Présence Protestante sur France 2

Tous les dimanches à 10h

13 octobre - 2019 après Jésus-Christ (magazine)

Pour son émission de rentrée, Marion Muller-Colard nous invite à découvrir un texte des évangiles à travers le regard espiègle de 3 enfants.

Réalisateur : Denis Cérantola



20 octobre, **Madeleine Barot** (documentaire - titre provisoire)

En 1939, il y a 80 ans, Madeleine Barot (1909-1995) fondait, avec d'autres, la Cimade. Une histoire hors norme que nous évoquera Geneviève Jacques.

Réalisatrice : Véronique Beaulieu

Le saviez-vous ?

Vous pouvez regarder les émissions de Présence protestante durant une semaine en replay sur le site <http://www.presenceprotestante.com>.

Vous y trouverez également un catalogue très fourni des émissions passées en DVD : sur l'art et la musique, des rencontres avec des personnes qui marquent notre temps, des dossiers thématiques...

Les + sur le site

– Les émissions radio :

- Champ-Contrechamp des 28 mai et 25 juin 2019
- Ciné qua non du 19 juin 2019

– Les Prix des jurys œcuméniques de Zlin, Kiev, Karlovy Vary et Locarno 2019

– « 90's (Mid 90's) » (Marie-Jeanne Campana)

– « Je vois rouge » (Marie-Jeanne Campana)

– « Yves le fribot » (Nicole Vercueil)

– « Le populisme selon Kurt Weil et Bertolt Brecht » (Nicole Vercueil)

– Des entretiens avec Jacques Cambra et Eugénie Zvonkine (Jean-Michel Zucker)

**Il reste encore des places au jury Pro-Fil
du Ciné-Festival en Pays de Fayence**

Crédits photo

p.1 : © Les films du Losange

p.3 : © UGC Distribution

p.4 : © Ad Vitam ; © Jour2fête ; © Le Pacte

p.5 : © Festival de La Rochelle ; © Film Servis
Festival Karlovy Vary ; © MissingFilms

p.6 : © Festival de Locarno 2019

p.7 : © Festival de Locarno 2019

p.8 : © Pyramide Distribution

p.9 : © Swashbuckler Films

p.10 : © Cop de Paris

p.11 : © Metropolitan FilmExport

p.12 : © Juste Distribution

p.13 : © Sudio Canal

p.14 : © Christine Plenus

p.15 : source : Wikipedia

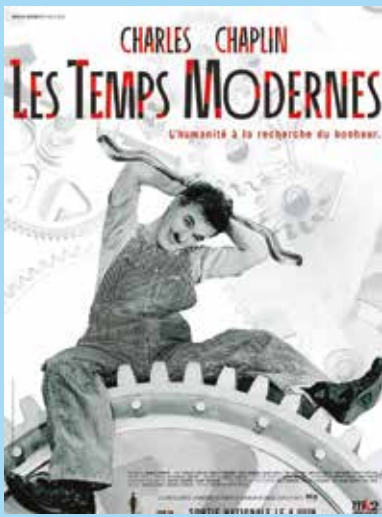
p.16 : © Snowpiercer Ltd Co

p.17 : © Gallimard

p.18 : © Actes Sud

p.19 : © Présence Protestante ; © CFPF

p.20 : © Warner Bros



A la fiche

Cette rubrique présente une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.

LES TEMPS MODERNES (MODERN TIMES)

(Etats-Unis, 1936, 87 minutes)

FICHE TECHNIQUE :

Réalisation, scénario, production, musique et montage : Charlie Chaplin ; photographie : Roland Totheroh, Ira Morgan. Interprétation : Charlie Chaplin (un ouvrier), Paulette Goddard (une gamine).

AUTEUR :

Charlie Chaplin (1889-1977) est un acteur, musicien, scénariste, réalisateur, producteur et compositeur américain d'origine britannique. Formé à la pantomime et au music-hall, il a créé Charlot, figure emblématique du cinéma muet qu'il incarnait. Parmi ses dizaines de courts et longs métrages, la plupart muets, citons : *La ruée vers l'or* (1925), *Les lumières de la ville* (1931), *Les temps modernes* (1936), *Le dictateur* (1940), *Monsieur Verdoux* (1947).

RESUME :

Aux Etats-Unis, dans les années 1930, Charlot travaille comme ouvrier sur une

chaîne de production qui applique les consignes impitoyables du taylorisme. Suite à l'accélération des cadences, il tombe malade et est admis à l'hôpital.

ANALYSE :

Dans ce film culte qui fut très mal accueilli à sa sortie aux Etats-Unis, Charlie Chaplin dénonce l'absurde condition faite aux ouvriers à la chaîne du fait de la spécialisation des tâches ('le fordisme'), mise en œuvre dans les années 1930 aux Etats-Unis afin d'accroître la productivité. Le réalisateur y livre sa réflexion sur la condition de l'homme moderne et le premier carton de ce film (presque) muet l'annonce :

« Les temps modernes. Un récit sur l'industrie, l'entreprise individuelle et la croisade de l'Humanité à la recherche du bonheur ».

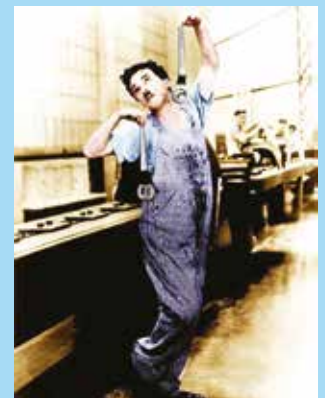
Avant même le générique, une première image montre une horloge immense qui règle désormais la vie d'hommes déshumanisés, devenus simples prolongements des machines : une véritable dictature où l'être humain ne compte plus. Le héros est un petit homme à moustache et au pantalon trop large, qui est affecté sur une chaîne où il a pour seule tâche de serrer des boulons. Le rythme est infernal et le travail idiot. Dans un tel contexte, tous les hommes sont des victimes, même le patron de l'entreprise, contraint de prendre des comprimés pour tenir le coup. L'automatisation qui rend fou est l'occasion de gags hilarants où Chaplin montre son grand talent d'acteur. La scène où le petit homme sert de cobaye pour tester une machine à faire manger les ouvriers plus vite figure parmi les scènes comiques d'anthologie, comme

celle où il ramasse un drapeau rouge de signalisation, derrière lequel se mettent à défiler des manifestants en colère, ce qui fait de lui un 'meneur'. On voit aussi Charlot englué entre les rouages d'une chaîne de montage ! En plus de l'usine, le film décrit d'autres institutions étatsuniennes comme l'hôpital psychiatrique, la prison et les services sociaux.

L'amour pour la jeune fille (la 'gamine', jouée par la future femme de Chaplin), pauvre mais pleine de vitalité, témoigne de la capacité de l'homme à changer son destin fatal. La fin est heureuse mais grinçante puisque le jeune couple n'a pas réussi à échapper à la pauvreté. C'était la première fois qu'on entendait au cinéma la voix de Chaplin : en garçon de café il improvise une chanson dans un sabir italo-français, sur l'air d'une chanson de 1917 très populaire, 'Je cherche après Titine'.

Comme tous les films de Chaplin, *Les Temps Modernes*, malgré un sujet grave, est rempli de gags. Près d'un siècle après son tournage, le film n'a rien perdu de son pouvoir critique. Et il continue de faire rire toutes les générations.

Françoise Wilkowsky Dehove



Charlie Chaplin dans *Les Temps modernes*

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis VdP 40 (dans le cadre de notre collaboration avec protestants.org) :

Les plus belles années d'une vie (Claude Lelouch) - *Le jeune Ahmed* (Luc Dardenne, Jean-Pierre Dardenne) - *Zombi Child* (Bertrand Bonello) - *Sibyl* (Justine Triet) - *Permaculture, la voie de l'autonomie* (Documentaire) (Corinne Coisman, Julien Lenoir) - *Nevada* (Laure de Clermont-Tonnerre) - *Une grande fille (Dylda/Beanpole)* (Kantemir Balagov) - *Parasite (Gisaengchung)* (Bong Joon-ho) - *Les Particules* (Blaise Harrison) - *La femme de mon frère* (Monia Chokri) - *Yves* (Benoît Forgeard) - *So Long, My Son* (Wang Xiaoshuai) - *Noureev* (Ralph Fiennes) - *Yesterday* (Danny Boyle) - *Les temps modernes (Modern Times)* (Charles Chaplin) - *Folle nuit russe* (Anja Kreis) - *Give me Liberty* (Kirill Mikhanovsky) - *Rojo* (Benjamin Naishat) - *Les faussaires de Manhattan (Can you ever forgive me?)* (Marielle Heller) - *Roubaix, une lumière* (Arnaud Desplechin) - *The Operative* (Yuval Adler) - *Factory (The Factory/Zavod)* (Yury Bykov)